

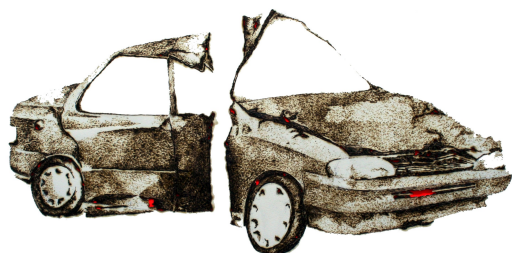


Dossier de presse

Laurent Pernel

« Collision »

Commissariat : Jackie-Ruth Meyer



Laurent Pernel
Platane, 2009
Dessin au pyrograveur
©Laurent Pernel

Exposition du du 20 janvier au 20 mars
Vernissage le mardi 19 janvier à 18h

Galerie des Lycées de la Borde Basse - Castres

Biographie

Laurent Pernel
Né en 1973 à Cucq
Vit et travaille à Lyon

www.pernel.net

Diplômé des Beaux-Arts de Lyon en 2001
Licence d'aménagement urbain - Lyon
Académie Royale des Beaux-Arts de
Bruxelles
Etude d'Architecture à l'ISA - Saint Luc -
Bruxelles

Expositions personnelles

2009

Glasnost - Espace Vallès - Saint-Martin-d'Hères
L'image des choses - La Halle - Pont-en-Royans
Game Over - Le Flac - www.leflac.fr

2007

Copier/coller - La BF15 - Lyon

2005

Gezichtwerpen - Galerie Roger Tator - Lyon

2003

Great Pink Rock - Galerie In and Out - Grenoble - *Dans le cadre des Galeries Nomades avec le soutien de l'Institut d'Art Contemporain de Villeurbanne.*

2002

Fin de Chantier. Les Subsistances - Lyon

Expositions collectives

2009

Chronique Urbaine - Centre d'art contemporain le 10neuf, Montbéliard.
Loops Barcelona - Galerie Olivier Houg

2008

Superflux08 - Galerie Roger Tator - Lyon
Vidéosalon 3 - Galerie 10m3 - Sarajévo

2007

Superflux - Galerie Roger Tator - Lyon

2006

Anatopies les lieux décalés - Centre d'art le LAIT - Albi et Castre
Mirages - Fort Victor-Emmanuel - *Invitation de l'Institut d'art contemporain de Villeurbanne et de l'Agglomération de Modane.*

2005

Paramour - Galerie Olivier Houg et George Verney-Carron Espace 45, La sucrière - Lyon
Ouest, épisode 1 - Musée Géo-Charles - Echirrolles
Just what is it that makes today's homes so different, so appealing ? - Les Subsistances - Lyon

2004

Territoires - Villa du Parc - Annemasse - *Travail réalisé en collaboration avec Phobé Meyer.*

2003

Happy-end - La Caserne - Pontoise - *Réalisation en collaboration avec Christine Laquet.*

Lexpo l'extraordinaire - Fort du Bruissin - Francheville

La lutte finale - In Fact - Paris

Augurales - Centre d'Art Contemporain de Brétigny sur Orge

Vidéorium 01 - Les Abattoirs - Toulouse

2002

1 /12 12 /1 - Les Substances - Lyon

Circu(s)lations - Zoo Galerie - Nantes

Les Enfants du Sabbat 3 - Centre d'art contemporain Le Creux de l'enfer - Thiers

Crash Test - Galerie Olivier Houg - Lyon

2001

Connexion-Déconnexion - Art dans la ville - Saint-Etienne - *Invitation du Magasin, Grenoble.*

Rencontre vidéo - Galerie Française Piazza Novonna - Rome

Réalisations diverses

2009

1% artistique - Foyer de la petite enfance - Privas

Signalétique de l'école St Joseph à Lyon - *En collaboration avec Yannick Hoffert architecte, Atelier 43.*

2006

Réalisation de la banque d'accueil de la médiathèque de Francheville

Scénographie du festival science et cinéma « A vous de voir » Théâtre de la

Renaissance - Oullins

2005

Projet itinérant - Le Magasin - Grenoble - *Travail en collaboration avec Phobé Meyer.*

www.projetitinerant.com

2003

Projet « Pontoise - Etaples » T.U.B - *En collaboration avec Phobé Meyer - Partenariat avec le Centre d'art Cimaise & Portique, Albi, l'Ecole Nationale des Beaux-Arts de Lyon et la Ville d'Etaples sur mer.*

Résidences

2009 - 2010

Centre d'art le 19 - Montbéliard - *Dans le cadre du projet de l'ANRU.*

2007

La BF15 - Lyon

2006

Fort Victor-Emmanuel - Modane - *Avec l'Institut d'art contemporain de Villeurbanne.*

Fort du Bruissin - Francheville

2004

Villa du Parc - Annemasse

2002-2003

La Caserne - Pontoise

Bourses / prix

2008

Lauréat du 1% artistique pour le foyer de la petite enfance de Privas

2007

Aide à l'installation de la DRAC Rhône-Alpes

2001

Prix Linossier - Ecole Nationale des Beaux-Arts de Lyon

Publications personnelles

Semaine (parution en octobre 2009) - Texte : Corinne Rondeau - Edition : Espace Vallès, Lieu d'art La Halle, L'Ecole des Beaux-Arts de Lyon

T.U.B (Tout Un Bazar) - Texte : Marie de Brugerolle - Edition : Institut d'Art Contemporain de Villeurbanne

Projet itinérant - Texte : Anne Langlais Devanne - Edition : Le Magasin - Grenoble

Publications collectives

04 (parution en septembre 2009) - Texte : Florence Meyssonier

Connexion-Déconnexion - Texte : Marie Vallier Savigne - Edition : Ville de Saint Etienne

Les Enfants du Sabbat 3 - Texte : Marie de Brugerolle - Edition : Le Creux de l'Enfer

1/12 12/1 - Texte Cyril Breton - Edition : Ecole Nationale des Beaux-Arts de Lyon

Hors-champ / Contre-espaces

Par Corinne Rondeau

C'est un espace ouvert et fermé qu'offre Laurent Pernel.

La vidéo *Plan your escape* présentée à Pont-en-Royans dans *L'image des choses* développe un espace après le paysage romantique et post-romantique, après l'art in situ, après ces images qui à force de répétition sont devenues du déjà vu.

Les scansions fortes du montage ne ménagent pas les passages entre dehors - horizons, falaises - et dedans - espace d'exposition, fausse végétation, fixation pour une escalade factice, hamac au drapeau tricolore. Un élément les unit pourtant : un guide de haute montagne qui passe de la falaise au hamac, de l'épreuve physique des hauteurs à l'abandon du corps à la rêverie de paysages imaginaires.

Cet homme ressemble à Laurent Pernel, même implication physique définie comme action et non comme performance, même implication visuelle qui interroge la manière dont on peut donner à voir un environnement.

Après avoir observé Pont-en-Royans comme il le fait de tout lieu où il doit exposer, Laurent Pernel a cherché à faire entrer les dehors dedans : les balcons accrochés aux falaises sont ainsi devenus sur la cimaise des sortes de nids en carton ; la végétation installée dans les anfractuosités de la roche au dehors se dissémine en papiers colorés et découpés sur le mur intérieur de la galerie.

Effets décoratifs sans doute mais qui poussent à revoir de l'intérieur l'extérieur d'où nous venons.

On aurait vite fait de parler de contextualisation. Mais à bien regarder vidéos, actions filmées, interventions ponctuelles, rien n'est moins vrai. Prenez *Plan your escape*. Cette vidéo livre la mesure de l'action réelle du travail : donner au spectateur les moyens de voir toujours autre chose que ce qui est représenté. L'homme de haute montagne grimpe, sur son dos, point de lumière aveuglant, un miroir circulaire et plan. Puis son corps s'immobilise, révélant en plan fixe l'horizon

Centre d'art le LAIT- Laboratoire Artistique International du Tarn

Contact presse : Delphine Binet 06 72 82 22 78/ 05 63 47 49 97/ delphine.binet@lelait.net

www.centredartlelait.com

retourné et hors-champ de la montagne derrière la caméra où nul corps ne se tient dans le visible.

On pense bien sûr à l'homme de dos de Friedrich face à une mer de nuages donnant à voir l'occultation de l'horizon par la présence de son corps et disant combien les horizons ne peuvent se saisir en totalité.

Réponse objective de l'espace romantique à la recherche de l'illimité qui était déjà la fin des illusions picturales. On pense également au *Double piton rocheux* de Didier Rittner reprenant l'environnement de Friedrich et faisant disparaître le corps du voyageur, pour libérer la vue en plaçant deux pitons qui arrêtent autrement le regard : chercher l'infini y serait une tâche faussée.

Rien n'est moins simple que de faire voir l'espace lorsqu'on a pris la mesure de la modernité et des rumeurs de sa transparence. Deux choses sont nécessaires pour cela : voir depuis l'histoire de la représentation, malgré tout, et voir depuis le réel où nous avons les pieds fichés.

Il y a quelques années, Laurent Pernel a réalisé une série vidéo *Fait main*. Il y montre l'autre face de l'image qui se tient face à nous, c'est-à-dire précisément *ce qu'on ne voit pas*. Le cadre de la caméra présente un paysage urbain. Durant le filmage, la main plante des morceaux de miroir dans la pâte à modeler, recouvrant ce paysage et nous en révélant un autre. *Autre*, car si nous nous retournions ce n'est pas celui que nous verrions, parce que celui que vous voyons devant nous est inventé par l'orientation des facettes. Lieu utopique et uchronique que Michel Foucault aurait sans doute appelé une hétérotopie, l'image ne relevant ici d'aucune trace ni d'aucune chronologie. Le retournement de l'image par le miroir et sa supposée transparence mise en action n'est pas l'infini, l'illimité, mais une multitude de points de vue reflétés par obturation de l'image.

Dans la même série, la caméra se tient devant une plaque de verre et la main de Laurent Pernel munie d'un feutre suit des lignes, celles des immeubles et des ombres, défaisant ainsi notre vision pour énoncer l'évidence de toute vision artistique : *ce qui est vu reste toujours à voir*.

Ou bien plus simplement encore, lorsque dans l'espace public, l'artiste se contente de recouvrir un abribus d'un transparent bleu. La légère colorisation de l'espace urbain ralentit la transparence du verre, arrêtant le regard pour montrer que la vision est d'abord affaire de localisation des corps.

Laurent Pernel est un artiste qui se qualifie souvent de citoyen. L'art comme perspective politique n'est pour lui ni une gageure, ni un lieu commun, simplement une façon d'élaborer des lieux susceptibles de renverser les pouvoirs qui occultent la vision.

À chaque élection, depuis 2003, il envoie à la classe politique un savon tricolore, *Dissolution*. À l'usage, le savon perd ses extrémités colorées laissant un centre blanc : l'emblème patriotique du drapeau qui se dissout signifie moins l'échec du politique que la manière dont le politique fait disparaître ce qui est à la marge, sur les bords. Le jeu du regard dans le temps qu'impose le lavage découvre les capacités à faire illusion dans l'espace public et à se tenir au lieu du pouvoir. Montrer est un pouvoir qui peut aller jusqu'à masquer les rapports véritables des individus selon la leçon marxiste. Le travail de Laurent Pernel est donc moins performatif qu'*inter-actif*, moins in situ que politique. Il est moins fait pour revendiquer que pour impliquer la vision comme action, et comme une action non dépourvue d'illusion.

Que ce soit à Lyon en recouvrant la façade en aluminium de la maison Roger Tator, façade jetable, *Gezichtwerpen* (2006), ou pour la rénovation de la BF15, *Écran total* (2007), à l'occasion de laquelle il fait glisser le salon Saint Jérôme du ministère de la culture à l'espace de la galerie, par transfert des données topographiques, Laurent Pernel redéfinit la notion d'in situ comme un mouvement de relocalisation grâce à un

acte de voir. En définitive, il s'agit là d'un projet contemporain que la modernité n'a pas achevé à travers la notion d'aura et qui se retrouve dans le titre même de l'exposition *L'image des choses* : nous n'atteignons jamais les choses, nous n'atteignons que des manières de percevoir.

Voir suppose toujours une action, et la sensibilité de Laurent Pernel n'aura pas attendu longtemps pour rencontrer le travail de Daniel Buren. Déclencheur d'une implication de l'espace et de la vision, Buren est pour Laurent Pernel une interrogation et une fascination permanentes, notamment à travers la question : « comment sortir du musée ? ».

Pour cet ancien étudiant en architecture qui évoque son travail comme celle d'un sculpteur, la référence à Buren se fait par l'idée d'une force qui passerait dans l'espace et jouerait dans la vision avant de prendre la mesure des corps. « C'est bien le rôle de l'artiste de nous montrer clairement et immédiatement ce qu'il voit »¹. C'est la raison pour laquelle le visible pose des problèmes concrets et fondamentaux à la représentation, sans en passer pour autant chez Laurent Pernel par un idéalisme de l'invisible. Obturer consiste pour lui à empêcher le visible d'être saisissable frontalement, mais permet surtout de moduler les points de vue. Point d'invisible. C'est parce qu'il y a un invisible impossible à voir que le champ est laissé libre au visible, jusques et y compris sous la forme d'un discours sur l'invisible. Faire entrer par un jeu de miroir le hors-champ dans le champ en est l'artefact le plus évident. Autre manière de faire entrer les dehors dedans. La simplicité des manipulations que nous avons décrites soulèvent des questions de déplacements et engage l'acte de voir comme formation toujours réactualisée de concepts aussi fondamentaux que ceux de vision, de corps et d'action.

Renverser, inverser les espaces, les dehors et les dedans devient ainsi une stratégie singulière qui échappe à l'idée artistique du site en posant la question de la sortie. La question : où est mon site ? Porte en effet moins sur l'espace que sur une tentative de relocalisation de l'espace qui libère du même coup une question toute physique-métaphysique : *où m'est-il donné d'exister ?*

L'image des choses révèle une forêt de signes comme appréhension de la vision qui passe par le bâtir. La vision donne un lieu et le bâtir un point par lequel la vision prend sens pour des corps. Bâtir signifiait pour Heidegger, qui empruntait le mouvement de sa pensée à Hölderlin, habiter. Habiter, c'est-à-dire affirmer la mesure par laquelle nous séjournons en tant qu'être : « Plein de mérite mais en poète / L'homme habite sur cette terre ». C'est de cette terre que Laurent Pernel, qui répète à qui veut l'entendre que son premier outil est son corps, regarde depuis toujours l'océan : ici, pieds à terre, et corps de marins là-bas à la surface mouvante des vagues. Surface sans cesse réactivée par la fabrication de visions et d'images comme dans *Face à Face* (2006) qui joue à moduler le voyant-visible comme un miroir.

Réflexivité sensible par excellence selon Merleau-Ponty, le miroir nous complète où nous ne sommes pas : lieu de l'art où s'expose *l'image des choses*.

1 Daniel Buren, *Au sujet de...*, Paris, Flammarion, 1998, p.62.

Du désœuvrement

par Florence Meyssonier

Si pour l'ancien étudiant d'architecture que fut Laurent Pernel, perception et langage sont des actes de l'ordre de la construction, pour le sportif qu'il fut aussi, ils relèvent également de la performance. Et une fois de plus l'installation *Glasmot* à l'Espace Vallès confirme ces positions. Comme à son habitude, l'artiste investit les lieux

Centre d'art le LAIT- Laboratoire Artistique International du Tarn

Contact presse : Delphine Binet 06 72 82 22 78/ 05 63 47 49 97/ delphine.binet@lelait.net

www.centredartlelait.com

comme un chantier. Du contexte, qu'il soit architectural, historique, social, médiatique ou personnel, il tire les matériaux de sa fabrique. Dans cet environnement, il met alors en place des régimes d'activités dans lesquelles il introduit, découpe, détourne, ou hybride les registres de formes et de sens. Mais de ses productions laborieuses, seules quelques traces iconographiques subsistent. Car ce qui importe à Laurent Pernel, c'est le fait d'obstruer un temps le regard pour mieux le désigner, d'introduire en son champs des éléments prétextes à rappeler que "donner à voir, c'est toujours inquiéter le voir, dans son acte, dans son sujet"¹. Dernier site d'intervention, l'Espace Vallès à Saint Martin d'Hère se situe au rez de chaussée d'un immeuble d'habitation commun des années 80. Il se distingue essentiellement par son ample ouverture vitrée sur un quartier de périphérie urbaine et sa configuration angulaire en deux étages (l'espace étant traversé par un sorte de passerelle qui nous conduit à une mezzanine). Ces données ont suffi à l'artiste pour mettre en oeuvre cette *Glasnost* ou l'ambivalence de la transparence. En coupant le lieu en deux au moyen d'un faux plafond au niveau de la mezzanine, il choisit d'appuyer cette césure de l'endroit pour manifester l'envers du regard. Sous ce bas plafond trois imposants lustres renversés jalonnent la salle comme trois champignons, en appui sur les chaînes qui d'ordinaire les suspendent. A l'approche de ces constructions nous découvrons le dernier subterfuge de l'artiste pour mettre à mal les apparences. Des centaines de verres en plastique rainurés par des filets de colle, sont montés en grappes et font office de lampes. Le plafond est quand à lui constitué de napperons en dentelle de papier. Et le montage ne cache pas, mais au contraire expose ses ficelles. Lorsque nous empruntons l'escalier pour l'étage supérieur, nous découvrons l'assemblage de la fine paroi. En même temps que ce passage permet encore à l'artiste de nous impliquer dans le paradigme de l'illusion, il marque un changement dans son propre travail. *Glassnost* clôt pour lui une série d'œuvres reliant les signes du prestige à l'ornement bon marché. Des fastidieux modelages de papier aluminium en façade art-déco (à la galerie Roger Tator en 2006) aux projections topographiques de dorures découpées dans des couvertures de survie (à La BF15 en 2007) jusqu'à ces présents lustres, les valeurs ajoutées par Laurent Pernel s'abîment irrémédiablement en peaux de chagrin. A l'étage se profilent les pistes plus récentes de son travail, dans l'élaboration d'images davantage marquées par les fictions mais traversées, comme dans ses oeuvres en volume, par un même procédé d'hybridation et de montage. Le champs y est toujours travaillé par l'intrusion de hors champs. Dans la vidéo *Face à Face*, des personnages paraissent absorbés par leur horizon tout comme par les paysages imaginaires qu'ils transportent sous ces coiffes aux formes de navire ou de tricorne. À ses côtés, Laurent Pernel montre pour la première fois une photographie qui conserve la valeur "in situ" de son travail, tant elle questionne le lieu de la localisation. Prise dans un quartier de Montbelliard, elle superpose à un paysage de banlieue, une image de la Basilique Sainte Sophie d'Istanbul, tissée sur un tapis suspendu. Montrée ici dans un quartier lui même marqué par l'immigration, cette pièce est une nouvelle zone de travail pour l'artiste dans laquelle il fait glisser des réalités comme des écrans. Si l'artiste se détache de l'ornemental, il ne rompt pas avec *la surface des choses* ². Mais à l'encontre d'une esthétique cosmétique, ses oeuvres non dénuées de qualités sensibles et poétiques, sont avant tout politiques car elles marquent un

positionnement. Se situant dans le produire plus que dans le produit, elles restent aussi fondamentalement décevantes. Elles exposent le désœuvrement qui est "de l'oeuvre ou plus exactement de l'œuvrer, ce qui excède à chaque moment et sans fin le produit, la satisfaction, l'accomplissement " 3.

1 - Georges Didi-Huberman, *Ce que nous voyons, ce qui nous regarde*, Minuit, 1992, p. 51

2 - *la surface des choses* est le titre de l'exposition de Laurent Pernel à La Halle de Pont en Royans en avril 2009

3- Jean Luc-Nancy, entretien avec Chantal Pontbriand, *Parachute* n°100, 2000, p.31

Laurent Pernel

Glasnost, Espace Vallès, Saint-Martin-d'Hères

du 12 septembre au 17 octobre 2009

Faire écran

Florence Meyssonier

juin 2009

Alors que les espaces virtuels ont amplifié les possibilités de circulation en augmentant notre environnement de multiples entrées et points de fuite, l'approche des artistes s'apparenterait aujourd'hui davantage à une navigation sur des territoires aux frontières floues, qu'à un itinéraire.

Laurent Pernel fait parti de ceux pour qui le déplacement est devenu tout autant un mode de pensée que d'intervention. Car le virtuel ne nous abîme pas seulement dans des mondes irréels. Son essor a également cultivé en nous une conscience des possibles et une pratique du montage en temps réel à partir d'un ensemble d'éléments, d'une *data base*, au sein de laquelle nous sommes devenus récepteurs et producteurs, c'est-à-dire usagers. Dans une attitude fondamentalement pragmatique de nombreux artistes comme Laurent Pernel considèrent ainsi la création comme une formulation d'interfaces exploitant des données et en créant d'autres. Et dans cet enchaînement, l'oeuvre serait une mutation, un acte de transformation qui donnerait une plasticité à l'usage.

Cette posture de transformateur, Laurent Pernel l'affirme dans celle d'un fabricant qui ne serait volontairement pas loin de celle du bricoleur, souhaitant par là contredire le «produire» par le «faire».

Ses interventions développent ainsi une cinéplastique- de l'ordinaire et le positionne comme un élément «actif» dans l'existant, en performant la posture du travailleur comme celle du sportif. Qu'il endosse un bleu de travail ou qu'il rejoue les figures du postier, du footballeur, du coureur ou encore du cycliste-, la fonction choisie est secondaire. Ces «gestes déplacés» de leur contexte, opèrent à chaque fois sur un mode humoristique, un décalage nécessaire pour être une interférence signifiante et créer un territoire d'énonciation singulier dans l'espace du commun.

Si Laurent Pernel confond ainsi la posture de l'artiste à celle du travailleur ou du sportif, c'est que toutes créent des zones d'«effectivité» dans le réel, générant de possibles expériences de transformation et de positionnement.

En 2001, il met en circulation le *T.U.B. (Tout Un Bazar)*. Cette camionnette formée par l'assemblage de différentes parties en bois et polycarbonate se démonte et remonte au grès des monstrations publiques. Mais qu'elle soit présentée dans un centre d'art (Creux de l'Enfer à Thiers, CAC de Brétigny sur Orges, Magasin CNAC de Grenoble...) ou sur le marché d'Etaples sur Mer (comme stand de cartes postales singularisant les aspects les plus ordinaires d'une agglomération), cette carcasse qui vient s'inscrire dans un espace public a moins de valeur en tant qu'objet qu'en tant que geste partagé. La dimension de véhicule du TUB est tout autant métaphorique que réelle, et en cela représentative du travail de Laurent Pernel. Lorsqu'il installe le précaire engin dans Creux de l'enfer en 2002, il montre également les tee-shirts des personnes qui ont participé à sa construction, aux côtés des vidéos du montage. Véhiculant son propre mode de production, le TUB transporte avec lui les signes du *principe actif* qui traverse toute l'oeuvre de l'artiste et opère à la lisière du monde de l'art et du non art. Ses infiltrations portent toujours en elles l'expérience comme motif essentiel de l'entreprise, au point de confondre pratiques sociales et

artistiques. Les considérant à égal comme des territoires spécifiques de subjectivation et d'énonciation, dans lesquels centres et périphéries s'alimentent, elles sont des points de jonction entre soi et le monde, entre soi et l'autre : des interfaces.

Pour *Mise au vert* lors de sa résidence à la Caserne de Pontoise, habillé d'un bleu de travail, il filme ses introductions de plantes vertes en papier crépon ou de tissu de camouflage simulant les rampes de lierre, dans l'espace collectif (bureau, cours, rue...). L'interruption du réel par glissement d'un corps étranger semble encore une fois plus importante que l'objet introduit, dont la dimension factice le positionne toujours comme un prétexte. Faire écran reste à chaque fois plus important que l'écran lui même.

Laurent Pernel se concentre ainsi sur la fabrique, davantage comme lieu d'une créativité possible que d'une création finie, et rejoint encore ici de nombreux artistes de sa génération, ruinant les prétentions démiurgiques et les boulimies du marché. Pour lui, la création viendrait, comme le souligne Michel de Certeau, « *de plus loin que ses auteurs, sujets supposés, et déborde de leurs oeuvres, objets dont la clôture est fictive* »-. Chaque pièce serait un prétexte pour négocier la réalité, pour en prélever différents aspects et les transporter dans un milieu de socialité existant (le milieu de l'art en est un au même titre que celui du travail ou de l'espace urbain) afin que ce motif soit aussi le notre. Son oeuvre ne fait pourtant pas office de point de ralliement à la manière d'un monument, mais au contraire, son caractère éphémère l'inscrit dans une anti-monumentalité assumée. Cet ancien étudiant d'architecture ne nous invite pas à partager un bien mais à entreprendre ses chantiers, comme ces épais écrans de rubalise (*Fin de Chantier* au Subsistances et à la Zoo galerie en 2002) qu'il tisse pendant plusieurs jours, puis qu'il taille finalement sous le regard de ses invités d'un soir. Et ici comme souvent, en dehors des traces iconographiques, peu d'éléments subsistent d'une exposition de Laurent Pernel. Chacune est en soi une performance, longuement mûrie dans un «faire» laborieux, parce que la fabrication n'est pas pour l'artiste une simple étape permettant à l'oeuvre d'exister mais elle en est la raison d'être. Comme l'appétit vient en mangeant, l'oeuvre vient en oeuvrant. A partir d'un contexte, d'une matière historique, sociale, architecturale, médiatique, politique ou personnelle, il met ainsi en place des régimes d'activités pour toutes ses réalisations, qui sur leurs ruines en feront naître de nouveaux. Au fur et à mesure des invitations qui lui sont faites, se constitue alors une chambre d'échos de réalités hybridées, moteurs et motifs d'expériences.

J'hybride, est justement le titre que l'artiste donne en 2007 à une rencontre improbable, lors de l'exposition *ANATOPIES, les lieux décalés* au LAIT-. L'univers maritime qui marque sa vie personnelle et le contexte Albigeois se voient réunis en un étrange navire. *Super Tanker Ste Cécile* est à la fois une contraction textuelle et une hybridation réelle entre la cathédrale Sainte Cécile d'Albi (dénommée «le navire»), et un porte conteneur de la Compagnie Générale Maritime (CGM). Le monument vient prendre place sur la coque du bateau, à l'endroit même appelé «la cathédrale», alors que le bateau vient former la nef de l'édifice.

L'imposante sculpture rejoint la position du navire, perdu dans l'immensité du monde dès lors que l'artiste la place sur le Tarn, au pied d'une pile du pont neuf qui jouxte le centre d'art. De ces jeux d'associations ne reste qu'un décor fragmentaire et des indices qui signalent au visiteur le théâtre des opérations. Les hybridations de

Laurent Pernel déconstruisent et reconstruisent des édifices toujours fragiles. Elles sont à prendre comme des actes linguistiques et rappellent ce que Gordon Matta-Clark disait à propos de son propre acte de déconstruction : « cela équivaut à jongler avec la syntaxe ou à désintégrer quelques séquences (...); elle a le pouvoir de désorienter malgré son utilisation d'un système clair et précis»-. Bien que ces oeuvres soient traversées par des filtres de lecture et des modalités d'actions propres à Laurent Pernel, elles ne sont pas « autoritaires » précise l'artiste, « mais elles déroulent un décor que chacun peut s'approprier ».

Si Laurent Pernel pense finalement l'oeuvre comme un espace d'écriture hétérogène, multiple et transitoire, il est alors assez opportun de rapprocher son mode opératoire au traitement de l'image numérique. A partir des données, il choisit la trame de fond de ses opérations, la balise, la remplit, puis fait glisser les registres de formes et de sens comme des calques. En 2007, il investit l'espace d'art La BF15, alors en travaux, par une interlude qu'il intitule ECRAN TOTAL et une oeuvre au titre significatif : *Copier/coller*. Se joue encore ici une intervention qui est à la fois de l'ordre de la reproduction de données et de leur déplacement. Dans un contexte de campagne présidentielle, l'artiste entreprend de projeter sur les murs du lieu, les tracés des dorures de l'un des Salons d'Honneur du ministère (le Salon Saint-Jérôme) et de leur donner consistance par des bandes isothermiques de couverture de survie.

L'importation vient insérer dans la mémoire des lieux cette fragile membrane dorée, entre l'avant et l'après, entre le mur d'origine et le placo. Mais l'historique de cette stratification n'est encore visible dans son ensemble que dans l'iconographie publiée sur des sites ou autres éditions.

Tout contexte est ainsi pour Laurent Pernel une sorte de document ouvert, une zone d'opérations dans laquelle toute donnée existante, ajoutée, occultée ou transformée construirait une plasticité signifiante et partagée.

En visionnant ses premières productions d'images vidéos, nous prenons déjà conscience du mode opératoire que développera ensuite Laurent Pernel dans d'imposantes interventions.

Entre 1999 et 2000, l'artiste réalise de courtes vidéos intitulées *Fait main*. A travers un médium qui revendique une certaine spontanéité et transparence, Laurent Pernel désigne la fabrique de l'artefact dans une série d'opérations plastiques réalisées sur une surface vitrée qu'il interpose entre la caméra et le monde. Cet écran généralement monté sur pieds tel un chevalet, n'est pas le voile albertien censé reproduire le monde, mais un écran disponible à un possible (re)faire monde. Il lui permet d'intervenir en direct sur le réel par une sorte de « photoshop » artisanal. Muni de marqueurs, feutres, scotchs, il suit les lignes d'horizon et d'architecture, remplit des surfaces, occulte, colle et importe des images du hors champ par des jeux de miroirs.

Bien qu'elle reprenne les procédés de création de l'image numérique, la pratique de Laurent Pernel cultive pourtant une approche «low tech» ou « low made », qui prend à rebours les interfaces high-tech qui ont envahi notre quotidien pour mieux le qualifier. Ces petites vidéos contiennent en elles l'approche de l'artiste : elles infiltrent entre nous et le monde un écran qui ne le désigne pas mais le trouble, le complexifie pour signaler, sans rien en dire, un espace possible.

L'une de ses récentes expositions, *l'image des choses* à la Halle de Pont-en-Royans, aboutit ce travail de dé-construction / re-construction que l'artiste mène depuis

plusieurs années. Mais il semble que l'imaginaire en soit devenu plus clairement le moteur. Sans nul doute, les expériences initiales du contexte environnant (marqué par de vertigineux massifs montagneux) et d'une rencontre (avec un grimpeur professionnel) n'y furent encore pas pour rien. Elles firent grandir chez lui sa propension à l'expédition réelle et imaginaire qu'il manifestait déjà dans les hybridations de l'exposition *ANATOPIES*. A cette occasion il présentait également *Face à Face*, une vidéo dans laquelle des personnages semblent absorbés par le paysage marin devant eux tout comme par un imaginaire qui les transporte et qu'ils transportent sous ces coiffes surmontées d'un navire ou d'un tricorne. Ce n'est pas un hasard s'il revient pour *l'image des choses* à la réalisation d'un film. Ce médium lui permet de juxtaposer par montage, l'expérience de l'expédition réelle et fictive, mais surtout de reconstituer le trouble qui anime celui qui défie ses rêves comme des montagnes. Ici l'expérience de l'artiste rejoint la performance du grimpeur et les aventures des héros de son enfance. Pour rejouer l'espace de la conquête, il se replonge dans les lectures fantastiques (*Alice au Pays des Merveilles, Robinson Crusoé...*). Et à nouveau, dans de fastidieux découpages il déploie du sol au plafond, ses relevés du contexte (végétation, maisons suspendues, arbres...) qu'il maquette et compose comme un tableau aux couleurs vives. Le hamac qui est suspendu dans ce décor, le rend autant énigmatique qu'accueillant. Mais dans les deux salles suivantes, le paysage s'obscurcit et se renverse. La forêt retourne sur nos têtes ses multiples petits arbres en carton et les transforme en stalactites menaçantes. Nous progressons ainsi dans un paysage se faisant de plus en plus psychologique et onirique, jusqu'au film qui clôture la visite, *Plane your escape*. Son montage enchaîne des scènes filmées dans le paysage réel et dans celui reconstitué à l'intérieur du centre d'art. Autour de son acteur principal (le grimpeur), il n'est mobilisé par aucune trame narrative en dehors de celle annoncée par le titre. Mais l'échappée, trop fragmentée, s'épuise dans son échafaudage. Le film tente d'entreprendre un sujet mais à l'image du grimpeur immobilisé dans le filet du hamac, il reste prisonnier de ses illusions.

Comme des châteaux de sable, les impossibles édifices de Laurent Pernel renvoient constamment dos à dos goût du défi et aveu d'impuissance. Davantage zone d'activité qu'objet, chaque oeuvre fait écran, posant face à nous une présence matérielle menacée par son inévitable disparition. Traversée par la virtualité, elle reste l'incipit d'un récit toujours ajourné. To be continued....

¹ Terminologie empruntée à Élie Faure et développée par Thierry Davila, notamment dans *Marcher, créer. Déplacements, flâneries, dérives dans l'art de la fin du xxe siècle*, Paris, éd. Regard, 2003._

² L'ensemble des interventions intérieures et extérieures de Laurent Pernel sont archivées sur son site www.pernel.net

³ Michel de Certeau, *La culture au pluriel*, Paris, Points essais, p. 11.

⁴ Laboratoire Artistique International du Tarn_.

⁵ Gordon Matta-Clark, *SPLITTING (The Humphrey Street Building)*, entrevue réalisée par Liza Bear; *Avalanche*, décembre 1974, p. 36

À travers une oeuvre polymorphe, Laurent Pernel, diplômé des Beaux-Arts (Lyon et Bruxelles), en aménagement urbain et en architecture, met en scène et interroge les leurres qui délimitent espaces, choses, disciplines et matériaux. Son regard se porte, avec une acuité corrosive et ludique, sur l'environnement, qu'il soit brut ou policé. La façade d'un immeuble bourgeois, le marquage urbain, un arrêt de bus, un lampadaire ou le flanc d'une montagne, d'un geste discret, politique, tout est détourné au profit de sens inédits.

Après l'exposition collective « Anatopies, les lieux décalés », à Castres et à Albi en 2006, le Centre d'art le LAIT réinvite Laurent Pernel, seul cette fois. À la Galerie des Lycées de la Borde Basse, « Collision », deux séries de dessins sculptés au moyen d'un pyrograveur à même la feuille, propose une variation ciselée de carcasses automobiles retranchées de leur contexte accidentel. Laurent Pernel, fort d'une technique personnelle qui crée une collision entre la brûlure du papier et l'habitacle calciné, donne corps à de véritables sculptures en creux. Si, de loin, ses dessins grand format donne l'impression d'un lavis, d'une sanguine, de près, nous sommes projetés dans l'épaisseur et la pesanteur d'une matière mangée par le feu, point par point.

Informations pratiques

Galerie des Lycées de la Borde Basse - 81100 Castres

jeudi 10h à 18h et sur rendez-vous

Entrée libre et gratuite

galerie.borde-basse@laposte.net - **05 63 62 11 89**

Partenaires institutionnels conventionnés

Le centre d'art le LAIT bénéficie du soutien de la DRAC / Ministère de la Culture et de la Communication, du Conseil général du Tarn, de la Région Midi Pyrénées, de la Ville de Castres et de la Ville d'Albi.

Remerciements